

Dans quelle langue rêves-tu ?

MARC CASSIVI, *Mauvaise langue*, Montréal, éditions Somme toute, 2016, 104 pages

JACK KEROUAC (rassemblé par Jean-Christophe Cloutier), *La vie est d'hommage*, Montréal, Boréal, 2016, 352 pages

François Rioux

Volume 10, numéro 3, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82570ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, F. (2016). Compte rendu de [Dans quelle langue rêves-tu ? / MARC CASSIVI, *Mauvaise langue*, Montréal, éditions Somme toute, 2016, 104 pages / JACK KEROUAC (rassemblé par Jean-Christophe Cloutier), *La vie est d'hommage*, Montréal, Boréal, 2016, 352 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(3), 31–32.

DANS QUELLE LANGUE RÊVES-TU?

François Rioux

Professeur de littérature, collège Montmorency



MARC CASSIVI

MAUVAISE LANGUE

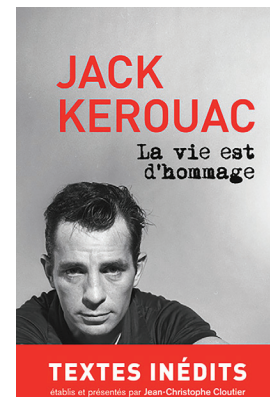
Montréal, éditions Somme toute, 2016, 104 pages

Comment faire un livre de 100 pages à partir d'une chronique de journal? En ajoutant du rembourrage. Et en cette matière Marc Cassivi est fort: il nous détaille ses premières blondes, nomme les célébrités et les *has been* qu'il a connus à l'école, multiplie les parenthèses insipides, ressasse des évidences (l'anglais est la *lingua franca* de notre époque — tout le monde sait ça, *man*), résume sur deux pages son projet de roman avorté, et pour quoi? Pour faire un *sujet amené* à des considérations sur la langue du cinéma de Xavier Dolan — *man*, on s'en câlisse de ton roman, il n'existe que dans ta tête. Généralement, Cassivi rembourse en parlant de lui-même, si bien qu'un titre plus honnête pour son livre aurait pu être *Mémoires du chroniqueur Marc Cassivi, avec ce qu'il a vu à la télé, ce que ça lui a fait, et quelques remarques linguistiques en passant*.

Qu'on se rassure, je ne me connais pas de lien de parenté avec Christian Rioux, à qui s'en prend ce livre. Même si j'ai grandi au très francophone Bas-Saint-Laurent, et non dans le *West Island* comme notre chroniqueur, je ne crains pas l'anglais, je le lis quotidiennement, le parle quand j'en ai besoin. Quand je donne des ateliers de création littéraire, au cégep, j'explique si oui, il est préférable que l'écrivain maîtrise la langue, il fait des écarts, et qu'on peut dans un poème, une nouvelle utiliser du joul, des sacres, des mots anglais, si c'est ce que le texte demande. Il y a même des mots anglais dans mes propres livres, et je n'ai évidemment rien inventé avec ça.

Ce dernier paragraphe est très cassivien, j'en suis désolé, mais je ne voudrais pas que l'autre me prenne pour un de ses «curés de la langue» (p. 77), qu'il décrit volontiers comme des anglophobes, voire des xénophobes et des niaiseux — c'est ainsi très facile de les pourfendre. On appelle ça la technique de l'homme de paille: caricaturer la position de son adversaire pour mieux la détruire. Cassivi les accuse de manquer de nuance dans leur discours (p. 12), mais il ne semble pas trop s'étouffer avec la nuance non plus, avec toute la subtilité de l'enfonceur de portes ouvertes: les langues évoluent, le bilinguisme individuel n'est pas une tare, au contraire. Oui, bien sûr, reste que notre homme frisst l'anglomanie: «Pour transmettre un message universel le plus efficacement possible, de nos jours, il existe un moyen de communication tout simple et largement répandu: on appelle cela l'anglais» (p. 81). Peut-être, mais tant pis pour qui veut s'exprimer dans une autre langue, et tant

Généralement, Cassivi rembourse en parlant de lui-même, si bien qu'un titre plus honnête pour son livre aurait pu être *Mémoires du chroniqueur Marc Cassivi, avec ce qu'il a vu à la télé, ce que ça lui a fait, et quelques remarques linguistiques en passant*.



JACK KEROUAC (rassemblé par Jean-Christophe Cloutier)

LA VIE EST D'HOMMAGE

Montréal, Boréal, 2016, 352 pages

Il est difficile de ne pas avoir entendu parler de Jack Kerouac (1922-1969), et partant, d'ignorer qu'il a des racines québécoises, ses parents étant nés au Bas-Saint-Laurent. Ce qu'on sait moins, c'est qu'il a écrit des textes en français. Sa famille vivant au Massachusetts, il a appris l'anglais et a publié dans cette langue les romans qu'on connaît. Ces textes écrits dans la langue maternelle ont été découverts en 2006, quand les archives de l'auteur d'*On the Road* furent disponibles.

Si Cassivi sacre plus volontiers en anglais quand il est en colère (p. 61), chez Kerouac ça va dans l'autre sens: «Quand j'fâcher j'sacre souvent en Français. Quand j'reve j'reve souvent en Français. Quand j'brauille j'brauille toujours en Français; et j'dit: "J'aime pas ça, j'aime pas ça!"» (p. 54). Le français se trouve donc au plus profond, et ressort quand les émotions se font trop fortes.

On remarque des «fautes» dans la citation, ce n'est pas à cause de réviseurs en goguette. C'est que Jean-Christophe Cloutier, qui a établi le texte et signe une introduction fort éclairante sur la pensée de Kerouac et son processus d'écriture, a tenu à «reproduire [les textes de Kerouac] tels qu'il [Kerouac] les a conçus, c'est-à-dire sans corrections, avec leur orthographe flottante et leurs incohérences grammaticales» (p. 34). On lui sait gré de ce choix, on a ainsi accès à la langue dans laquelle Kerouac sacre, rêve et pleure, aux créations langagières, à la musique particulière qui porte l'écriture.

Chez Kerouac, le rapport à la langue n'est pas simple. Il écrit dans un texte en anglais que la «langue canadienne-française est la plus puissante au monde [...]. Elle est non écrite; elle est la langue de la parole et non de la plume. Elle a grandi des vies des Français venus en Amérique» (p. 26). En français, il dit: «J'ai jamais eu une langue à moi-même. Le Français patois j'usqua-six angts, et après ça l'Anglais des gas du coin. Et après ça — les grosses formes, les grands expressions, de poète, philosophe, prophète. Avec toute ça aujourd'hui j'toute melangé dans ma gum» (p. 55).

CASSIVI

suite de la page 31

pis pour les traducteurs. Mais Cassivi, comme ses « curés », semble ne pas comprendre ce que Tremblay, Miron, Hervé Bouchard savent : c'est par le local qu'on atteint l'universel, et le local c'est aussi sa langue. Certes, comme dit Cassivi, « une langue n'est pas une prison » (p. 98), disons que c'est plutôt une maison, une maison composite, qui se construit et s'habite dans le quotidien, les chansons, les livres. Mais la maison tremble parfois, et les sermonneurs comme les linguistes du dimanche sont plus ou moins utiles dans ces temps-là.

L'universel, disions-nous ; on n'y arrive pas toujours, dans le cas de Cassivi c'est raté, si seulement il avait passé moins de temps à vouloir défendre son plaisir de parler franglais avec sa fratrie – il finit son livre en copiant-collant le premier paragraphe, qui raconte cela, bref on dirait que c'est surtout ça, l'enjeu. – Fais ce que tu veux, *man*. Et ce petit livre sera bon pour *shimmer* une table bancale. ❖



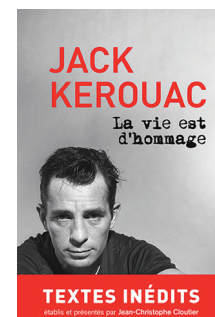
KEROUAC

suite de la page 31

N'empêche, ces textes parlent à l'âme, surtout *La nuit est ma femme* (rédigé juste avant *On the Road*), où Kerouac, par son alter ego Michel Bretagne (terre des racines plus anciennes encore), se raconte : « J'ai pas aimé ma vie. C'est pas la faute à personne, c'ainque moi. Je voué aingue la tristesse tout partout. Bien des foi quand y'a bien du monde qui ri moi j'wé pas rien droll. C'est encore bien plus droll quand ils sont toute triste ensemble. J'gard leu face hypocrite et puis j'sai qui'l s'trouble pas apropos d'la tristesse. [...] Moi j'use ma tristesse – et c'est la tristesse d'un vieu chien avec des gros yeux mouiller – pour passer mon temps penser » (p. 53). C'est la nuit qu'il écrit, sur son petit desk vert, devant le « chaussi », quand tout est calme, dans le recueillement, la franchise et l'humilité : « Il faut baisser la tête pour comprendre notre vie » (p. 68).

Sur un autre ton, *Sur le chemin* raconte comment deux hobos et un enfant vivent dans la Grande Dépression, à New York ou sur les routes américaines, le tout dans une narration jazzée, jazzée au sens fort : ça peut dérouter, il suffit d'écouter et de se laisser porter. Kerouac veut faire de la musique, car il est là le trésor de la langue et pas ailleurs.

Pour ceux et celles qui sont mariés à la nuit, et pour les lecteurs de Kerouac qui veulent faire un autre bout de chemin, découvrir une autre partie de la maison, du continent. ❖



Les Cahiers de lecture sont également disponibles en format numérique par abonnement institutionnel chez Érudit ou à l'unité dans l'Entrepôt numérique par votre libraire.

PIERRE LANTHIER ET JOCELYN MORNEAU
LANAUDIÈRE

Québec, Les Presses de l'Université Laval, Collection Les régions du Québec... histoire en bref, 2016, 190 pages

P rise en étau entre les Laurentides et la Mauricie, passage obligé entre Montréal et Trois-Rivières, la région de Lanaudière ne paraît pas se distinguer véritablement de ses voisines. Le pari des historiens Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau dans ce livre de la collection Les régions du Québec... histoire en bref, est justement de démontrer que la région se démarque par une identité culturelle qui lui est propre. Cette courte monographie se veut un condensé des quelque 800 pages d'un ouvrage publié en 2012 par les mêmes auteurs, intitulé *Histoire de Lanaudière*.

Divisé de façon chronologique, le récit de chaque période historique est traité selon deux orientations : l'évolution de la société et le développement économique. Il semble que ce soient les spécialisations des deux auteurs qui aient orienté le développement de l'argumentaire, Jocelyn Morneau ayant écrit des ouvrages sur l'histoire agricole et syndicale de Lanaudière et Pierre Lanthier s'étant penché sur l'histoire industrielle de la région. En effet, l'histoire sociale lanaudoise est toujours traitée en faisant la distinction claire entre l'élite et le reste de la société, le *petit peuple*. Sur le même modèle, l'histoire économique est également divisée entre l'économie agraire ou forestière et l'économie industrielle.

Les deux auteurs commencent logiquement leur récit sur l'histoire de Lanaudière avec l'époque de la Nouvelle-France et l'installation de seigneuries dans la région le long du fleuve Saint-Laurent puis de plus en plus profondément dans les terres lanaudoises. Ralentie par les guerres avec les Iroquois, la colonisation se fait lentement et s'oriente autour de deux pôles principaux : Berthier et L'Assomption. À partir de la Conquête, outre les changements politiques importants, la société lanaudoise est en plein bouleversement. Pour la première fois, le système seigneurial prend vraiment son essor, permettant à la région d'atteindre un pic démographique au milieu du XIX^e siècle. La société se diversifie et une classe moyenne apparaît.

Par la suite, quatre chapitres sont consacrés aux années 1840 à aujourd'hui et forment le cœur véritable de l'ouvrage. L'économie de la région est en processus de changement, passant d'une structure

agraire basée principalement sur la culture du tabac et la foresterie à une économie de services. La hiérarchie sociale se complexifie avec l'arrivée de congrégations religieuses qui travaillent à développer la culture musicale lanaudoise. Le commerce et les activités principales de la région se concentrent autour d'un nouveau point central : Joliette. Ce n'est que dans la dernière moitié du XX^e siècle que la ville de l'Industrie perd sa prédominance au profit de villes en plein essor plus près de Montréal comme Repentigny.

À travers ces chapitres bien ficelés, un seul sujet nous semble moins bien traité que les autres. Les auteurs, peut-être de par leur spécialisation respective, ne parlent pas beaucoup de la politique régionale. Certes, ils expliquent la position des Lanaudois lors de la rébellion des Patriotes et mentionnent les grands personnages de la vie politique québécoise issus de la région comme Antonio Barrette, mais ils ne vont pas plus loin.

Les chapitres divisés entre l'histoire sociale et l'histoire économique de Lanaudière donnent un aspect cohérent à l'ensemble et alimentent continuellement la ligne directrice de la monographie, soit le sentiment d'appartenance à une culture commune dans la région. On souligne cependant beaucoup les distinctions entre le nord et le sud de Lanaudière qui se développent tous deux de façon très différente. Certes, les deux entités sont interdépendantes, mais l'insistance sur les disparités économiques entre les deux fait perdre de vue le sentiment d'appartenance que les auteurs veulent démontrer.

Au final, le livre est facilement accessible pour un grand public, évitant les statistiques à outrance ou un ton trop universitaire. Au contraire, l'utilisation d'exemples très concrets et précis rend la lecture agréable et aérée. Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau ont assez bien réussi leur pari ; on perçoit que Lanaudière est constituée de disparités économiques et sociales, mais le tout intégré dans une homogénéité culturelle.

Caroline Durand St-Georges

Enseignante en histoire au cégep régional de Lanaudière à Joliette

